« Ambiance pluraliste et socialisation urbaine : ethnographie de l'espace public du quartier de la Goutte d'Or à Paris » [1]

À Isaac joseph

La Goutte d'Or est un des rares quartiers de Paris intra-muros –avec Belleville et le Faubourg Saint-Denis- à « résister » aux dynamiques de gentrification qui sont à l'œuvre dans la capitale depuis les années 60. La forte visibilité des populations immigrées qui y vivent ou y fréquentent des commerces spécialisés[2] et leurs usages de l'espace public constituent un frein à la transformation sociale généralisée de la capitale (Clerval 2010). Les nouveaux propriétaires qui se sont installés à la Goutte d'Or, avec une image enchantée du quartier populaire multiethnique, expriment des difficultés à y trouver leur place. Des collectifs se mobilisent dans différentes arènes médiatiques et politiques pour dénoncer la prolifération et les nuisances du commerce « exotique » et du commerce informel et des appropriations considérées comme illégitimes de l'espace public (Bacque et Fijalkow 2006). Ce quartier fait depuis trente ans l'objet d'opérations de "rénovation urbaine", mais les politiques de gentrification qui y sont mises en œuvre n'ont généré qu'une transformation sociale extrêmement limitée de cet espace. C'est un des plus vieux quartiers cosmopolites de Paris. Des vagues d'immigrés s'y sont croisées et succédées, développant à partir de ce quartier des activités économiques qui leur ont permis de prendre place dans le territoire tout en tirant des ressources de la mobilité, de s'inscrire dans un lieu en mobilisant des dispositifs réticulaires. À la fois lieu d'ancrage et point nodal dans des réseaux de mobilité, lieu de sociabilité et de ressourcement culturel (Raulin 1990) place économique et scène cosmopolite, la Goutte d'Or est le creuset d'une vie publique caractéristique d'une culture du lieu, qui se reproduit malgré les politiques urbaines.

Toute personne découvrant ce quartier a, quelle que soit son histoire, la sensation de pénétrer dans un territoire spécifique. La Goutte d'Or n'est pas un espace que l'on peut traverser en flânant, en glissant sur la surface des choses. C'est un quartier qui saisit le passant, le plonge dans un monde sensible suscitant en résonance des émotions et des réactions. Les habitants et habitués de cet espace parlent « d'ambiance » particulière pour expliquer le sentiment, difficile à objectiver, d'attraction ou de répulsion, de familiarité ou d'étrangeté qu'ils entretiennent avec ce quartier. L'ambiance est un objet difficile à saisir sur un autre mode que celui des impressions et sensations. Il semble glisser entre les mailles des filets de la rationalité et peut pour cette raison être considéré comme un non-objet. Les

[1] Traduction de : "Pluralist ambiance and urban socialisation: ethnography of the public space in the Goutte d' or neighbourhood of Paris" » in *Ambiances. International Journal of Sensory Environment, Architecture and Urban Space / Revue Internationale sur l'Environnement Sensible, l'Architecture et l'Espace Urbain n° 1,* 2013 *(http://ambiances.revues.org/223)*

[2] 37 % des habitants sont nés à l'étranger (20% à paris) Les commerces -dont plus de 70 % sont catégorisés par la Mairie de Paris comme « ethniques »- drainent quotidiennement dans ce quartier une population numériquement aussi importante que celle des résidents.

ambiances quotidiennes sont pourtant, si l'on suit les chemins défrichés par Jean François Augoyard (2007 p 98) et son équipe loin d'être un épiphénomène ; elles sont « (…) la forge, l'*antre* des cultures ordinaires et de l'interculturalité ». Autrement dit, dans le langage de Thibaud (2002 p 195) « L'ambiance peut être considérée comme le support à partir duquel le monde sensible se configure au quotidien, comme le champ à partir duquel les phénomènes émergent et s'individuent ». Dans les pages qui vont suivre, nous proposons d'analyser les caractéristiques de l'ambiance de ce morceau de ville afin d'en saisir la force constitutive. La rue dans ce quartier manifeste un univers sensible contraire à l'idéal normatif d'un espace public lisse et policé, propre et sécure. C'est un espace rugueux et électrique où accède à la visibilité une pluralité de mondes et de problèmes sociaux rendus ailleurs invisibles par la ségrégation fonctionnelle de la ville. On peut y faire des voyages immobiles et retrouver des dispositifs commerciaux, des produits, une ambiance sonore et olfactive rappelant les villes du Maghreb ou de l'Afrique Sub-Saharienne. Le passant y est saisi par des signes et des messages révélant d'autres mondes et perspectives. Des affiches recouvrent en couches épaisses le mobiliser urbain (cabines téléphoniques, poubelles, palissades)[3] annonçant des soirées « afro-sénégalaises », « la marche des indigènes de la république », appelant à une mobilisation contre « la profitation de M. Béké », « l'immigration jetable », etc. Des tags à la bombe ou au pochoir sur les murs ou les trottoirs interpellent le passant « témoin d'une rafle de sans-papiers ? numéro d'urgence 06… », etc. Une simple promenade dans le quartier vous permet de découvrir la profondeur de l'histoire de l'immigration en France, la vie politique et culturelle de ces mondes pluriels et les difficultés de logement, de papier, de survie économique auxquelles les derniers arrivés sont aujourd'hui confrontés. Ce décor est un élément constitutif de l'ambiance du quartier, mais nous nous concentrerons principalement, dans l'espace qui nous est ici imparti, aux dimensions sociales de cette dernière. Pour comprendre les réactions émotives fortes et contrastées des habitants comme des passants à ce quartier il nous faut en effet saisir l'une des principales caractéristiques de cette ambiance : sa capacité de « prise », de captation de l'attention. Si comme l'affirme très justement Maurice Goldring (2006)[4], ce quartier ne peut laisser « passif ou indifférent », s'il est à la fois « excitant et épuisant », (…) c'est qu'il oblige le citadin à sortir de sa réserve…

La rue comme espace d'activités

Aux portes d'entrée et aux frontières de cet espace -aux alentours des stations de métro Barbès et Château Rouge et sur les Boulevards- le piéton est immédiatement submergé par la foule.

[3]-Voir à titre d'illustrations, les magnifiques photos de Mi Zi (http://www.assomag.com/dicietdailleurs/tags/affiche/)

[4] Un habitant ayant pris plume pour raconter et analyser son expérience de la Goutte d'Or.

L'expérience de la marche n'y est pas celle du flux, du flottement, mais de la friction, de l'arythmie, de l'événement. *« Malbororo », « Malbororo* »… À la sortie du métro Barbès, vous êtes accueillis par des vendeurs à la sauvette de cigarettes, des hommes qui distribuent des publicités pour des médiums et guérisseurs *(« Mamadou. Voyance précise et détaillée. Excellente réputation* ») et selon les saisons, par des vendeurs de maïs ou de marrons chauds. Ces activités génèrent des modes d'attention visuelle spécifique. Là où la foule anonyme est ailleurs un espace de frôlement de regards, anticipant le déplacement des corps, cette foule-là est pleine de regards qui s'accrochent, anticipant de potentiels échanges. La reprise du mouvement et l'évitement suffisent souvent à se redéfinir comme passant. Mais les pauses du corps ou du regard suscitent systématiquement des apostrophes. Ces activités économiques informelles se fixent sur les carrefours de circulation qu'elles contribuent à densifier davantage. À la sortie du métro Château Rouge il faut de même se frayer un chemin entre les corps des badauds qui se rassemblent autour des étals en cartons des vendeuses à la sauvette de vêtements ou de légumes africains. Le passant est sollicité pour acheter, pris à partie dans une négociation marchande, apostrophé avec humour ou agressivité…

La présence quotidienne et statique de collectifs d'hommes qui transforment la rue en espace de sociabilité ou d'activités économiques informelles est pour toute personne découvrant ce quartier un phénomène frappant. « *Y'a toujours des hommes ou des jeunes hommes qui restent en groupe dans la rue, sur le Boulevard ou dans le quartier… Ça donne l'impression qu'il se passe toujours quelque chose »* me confiait une jeune habitante[5]. Les vendeurs à la sauvette de produits psychotropes se retrouvent dans certaines rues à l'intérieur du quartier. Ils sont toujours à l'affût, guettent pour repérer des clients potentiels et anticiper les interventions policières. Si bien que tout individu traversant ces espaces d'activités peut se sentir scruté. L'incompréhension des codes et la visibilité de cette méconnaissance produisent une sensation d'étrangeté, d'illégitimité qui peut alimenter un sentiment d'insécurité. Le citadin est amené à négocier son droit de passage, à ajuster sa démarche et son regard dans un espace que ces activités territorialisent très nettement.

Mais la majorité des rassemblements que le citadin est amené à observer, sont des scènes de sociabilité publique. Ici comme dans d'autres centralités immigrées, les « hommes debouts » tiennent le pavé car « … ces espaces fonctionnent à la fois comme des places et des pôles, non seulement comme des quartiers populaires et composites de grandes villes mais aussi comme des carrefours de mobilité et d'informations, des opérateurs de circulation économique et culturelle » (Battegay 2003 p 9). Algériens, Marocains, Tunisiens, Egyptiens, Maliens, Camerounais, Sénégalais, Centrafricains, etc. viennent de toute la région Ile-de-France pour acheter des produits leur permettant de « retrouver le goût du pays », prendre des nouvelles, partager avec d'autres des événements politiques ou sportifs de leurs pays d'origine n'ayant qu'un faible écho dans l'espace médiatique national. Tous affirment retrouver dans ce quartier une ambiance particulière qui leur rappelle le pays (Bouly-de-Lesdain

[5] Etudiante résidant dans le quartier depuis un an au moment de l'entretien (2006)

1999). « *On m'avait dit quand t'arrives, tu vas à Barbès, tu trouveras quelqu'un pour t'aider, je suis venu et j'ai trouvé »* me racontait un jeune Algérien[6]. Pour les nouveaux arrivants qui n'ont parfois d'autres repères que le nom du quartier, comme pour les anciens qui se retrouvent dans la familiarité d'une sociabilité d'entre-deux mondes, ce quartier constitue un espace de ressources sociales, culturelles et économiques important.

La Goutte d'Or est de ce fait la scène d'une sociabilité publique élargie, où la reconnaissance des signes de « l'ethnicité » autorise une accessibilité relationnelle. Devant certains cafés ou magasins se cristallisent des rassemblements qui tout en étant polarisés restent relativement perméables à leur environnement. Les regards et les salutations traversent l'espace public et produisent des « effets de résonance ». Les citadins originaires d'Afrique du Nord et de l'Ouest que nous avons rencontré expriment ainsi majoritairement le sentiment d'y être dans un espace où ils ont droit de cité *« ça se sent dans les regards, tu es à ta place ».* Là où les Français peuvent au contraire se sentir étrangers. Les rapports entre majoritaires et minoritaires ont tendance à se renverser dans ce quartier. Si bien que les passants font au fil des pas, l'expérience d'un repositionnement identitaire et que de nouvelles catégories de classement émergent de ces frottements d'altérités. L'auto-appellation « petit blanc » apparaît notamment dans les discours des nouveaux habitants, comme une catégorie pertinente pour dire leur place dans le quartier. Cette prise de conscience depuis la rue, peut selon les individus alimenter un sentiment d'invasion et de rejet motivant un départ du quartier[7] . Elle peut également impulser un engagement sur d'autres scènes médiatiques et politiques afin de lutter au nom de valeurs républicaines contre « l'invasion de l'islam » et « le communautarisme », ou encore un engagement au nom de ces mêmes valeurs, dans des associations du quartier pour lutter contre la pauvreté et les problèmes d'accueil des populations immigrées. Les plus anciens résidents ont appris à s'ajuster, selon différents modes qui articulent distance et implication. *« Je pensais en passant un vendredi dans la rue des poissonniers, qu'il me plaisait, à moi athée, de vivre dans un monde (un "pays" celui de la goutte d'or, un espace, un territoire) où les hommes priaient. Il me plaisait de pouvoir passer à côté d'eux, agenouillés, sans les offenser, d'exister ensemble, côte à côte, sans nécessairement se plier aux mêmes lois. J'acceptais qu'ils bloquent la circulation comme ils acceptaient que je ne couvre pas mes cheveux (…) Ainsi il me semble que je ne porte pas le poids du monde à moi toute seule… Tout ce qui m'échappe me libère* » me confiait en 2010 une romancière résidant depuis plus de vingt ans dans le quartier, après la lecture du rapport que nous avions rédigé sur le quartier .

« Ce qui étonne à la Goutte d'Or, c'est la capacité de chacun à se constituer un quartier, un micro-territoire, un espace protecteur, au sein d'une aire culturelle plus vaste » affirmaient Toubon et Messamah en 1990 (p 46). Si les auteurs voyaient dans « l'indifférence aux autres » la raison de la coexistence non conflictuelle de cette diversité et faisant de la « règle du moindre frottement » un

[6] Sans-papiers vendant des cigarettes dans la rue rencontré en 2007

[7] M. H. Bacqué et Y. Fijalkow ont montré qu'il existait une rotation forte des propriétaires dans ce quartier.

« code de conduite propre aux espaces inter-ethniques dominés », il nous semble que la vie publique qui caractérise l'ambiance de ce quartier joue un rôle clef si ce n'est d'intégration, d'articulation de ces différences. Les limites de ces mondes sont celles d'une communication, qui de par sa nature publique a une force centrifuge. Ce que traduit parfaitement un étudiant sénégalais interviewé en 2008 par Maria-Anitta Palumbo[8] : « *Quand je suis venu dans le quartier avant d'y habiter, c'est une ambiance qui me rappelle la vie de quartier au Sénégal. Là-bas il y a une chose que tu ne trouves jamais ici, le soir les gens sortent, s'assoient devant les maisons, discutent, font du thé, la vie n'est pas comme ici; une personne passe devant toi et tu lui parles, tu lui demandes, tu le salues, il rigole avec toi et il passe. Et ils ne sont pas des Sénégalais ces gens-là pourtant, ils sont ici quoi, pas que des Sénégalais. Et parfois même ça peut être des Français ou bien des nationalités qui ne sont pas Africaines. Je me dis est-ce que c'est parce que les gens ici en venant dans le quartier, ils ne font pas le contraire; quand ils arrivent dans le quartier il se départissent de ce qu'ils sont vraiment pour être dans l'ambiance du quartier, le temps qu'ils sont ici et pour rentrer dans une autre ambiance après. Finalement je pense que c'est ça qui se passe et c'est peut-être normal parce que tu ne te comportes pas à la fac avec les amis sénégalais comme avec tes amis français qui sont dérangés pour peu de chose. Donc la question c'est finalement… Parce que du point de vue des censures que tu te fais dans un autre milieu tu es moins censuré, tu te censures moins. ».* L'ambiance du quartier, pour ce jeune Sénégalais, c'est cette sociabilité publique élargie qui lui rappelle la vie au Sénégal, mais à laquelle participent des citadins de toutes origines. L'humour comme l'a montré Stefan Le Courant, joue un rôle déterminant dans cette sociabilité publique. Il constitue « un art d'ajustement à la diversité »[9], en ce qu'il permet de jouer et de déjouer les catégories de classement imposées, d'exprimer des différences sur un mode pacifié et ainsi de réguler les tensions produites par la confrontation des normes et le brouillage des ordres de légitimité. Chacun est renvoyé avec humour à son altérité, mais ce jeu sur les stéréotypes a moins pour fonction de réifier une frontière que d'articuler ces différences dans un espace interstitiel devenu commun. « *Mon pays c'est pas la France, c'est la Goutte d'Or, ce pays où l'on est pas transparent, où chacun existe avec sa différence* » me confiait une française installée depuis plus de vingt ans dans ce quartier (entretien 2009). Cette vie publique oblige ainsi le passant comme l'habitant à se redéfinir et à se repositionner dans un univers pluraliste. L'expérience de cet espace public permet dès lors au citadin d'acquérir cette capacité, qui comme l'a montré Ulrich Beck (2006 p 175-176) est un pré-requis de toute compétence cosmopolite : « la capacité à localiser et relativiser son propre mode de vie à l'horizon d'autres possibilités (…) de se voir soi-même dans la perspective de ceux qui ont une autre culture ».

[8] - Maria Anita Palumbo : « Trouver sa place : parcours d'habitants dans la pluralité de l'espace du quartier » dans Milliot, V (dir) 2009, p 94.

[9] Stephan Le Courant « Sociabilité informelle dans un espace public pluraliste » dans Milliot V. (dir) 2009, p 68.

La Goutte d'Or délimite un morceau de ville où, à la différence des quartiers populaires de la banlieue parisienne, la pluralité se rencontre sur un mode non-conflictuel dans un espace public central et accessible. Cet espace public ne fonctionne pas pour autant à la manière d'une « verrière cosmopolite » au sens d'Elijah Anderson (2004). L'espace public en tant qu'univers problématique, dans lequel les rôles ne sont pas définis par une activité réglée, dans lequel on ne peut anticiper la relation, ne fonctionne ni comme un espace de relâche, ni comme un espace de tolérance a priori. C'est moins une mosaïque de mondes qu'un univers en archipel et en tension. Ces occupations de la rue engendrent ainsi des « effets de résonance » dont la portée va bien au-delà de ce qui constituerait leur centre. La dynamique de cette communication publique rend ces mondes poreux et les articule bord à bord.

La force convergente du spectacle de la rue.

Dans ce quartier, le citadin fait l'expérience d'interactions non régulées par « l'inattention civile » des espaces publics anonymes. L'ideal-type de l'espace public -comme espace d'interactions non convergentes régulées par l'évitement, la réserve, le tact- est érodé par d'autres logiques relationnelles. Ce qui ne veut pas dire que l'anonymat y céderait la place à un mythique village urbain. La densité des espaces plonge chacun dans une foule de corps et de visages étrangers. Mais cet espace se caractérise par une grande accessibilité relationnelle. Nous avons commencé à voir comment les « discriminants du rôle » constituent dans ce quartier des supports d'activités communicationnelles publiques. Cette sociabilité publique est propre à toute « centralité immigrée », en ce qu'elle constitue l'aspect relationnel de ces « surrogate home », mais elle est ici caractérisée par son ouverture et sa porosité. Les prétextes à l'échange de paroles sont ici permanents : une pause sur un banc, un passage répété dans une même rue, la fréquentation assidue d'un commerce, une attention conjointe à un événement, etc. Dans tout quartier populaire « ce mélange de convivialité et d'anonymat fait que, pour ses riverains, la rue peut être un espace d'intermédiation entre le familier et l'inconnu » (Charmes 2005, p 125). Mais la particularité tient ici à l'ouverture de cette sociabilité à des individus qui ne sont ni habitants, ni commerçants, au fait que ce quartier soit la scène d'échanges quotidiens entre des citadins venus d'ailleurs. La reconnaissance visuelle d'une identité de genre ou d'une appartenance ethnique définit la grammaire d'une accessibilité relationnelle. Mais au-delà de cette dernière, les micro-événements qui ne cessent d'émerger dans ce quartier ont une force centripète.

La Goutte d'Or a ceci de particulier, qu'elle est la scène d'un spectacle public permanent. Le moindre événement autorise des pauses et des rapprochements. Il suffit que des voix percent, que des corps se rapprochent pour que des badauds s'arrêtent. Des jeunes sans-papiers vendant des cigarettes à la sauvette ont une expression pour décrire l'ambiance du quartier « *Ici c'est Bled-Mickey, il se passe toujours quelque chose* ». Dans la trame du quotidien, le spectacle de la rue produit « une attention

coopérative » (Isaac Joseph 1991 p 32) entre passants. Les individus se rapprochent, des croisements de regards redéfinissent le mode de la co-présence, ouvrant entre inconnus un espace possible de communication… En deçà de toutes identifications préalables, les citadins peuvent ainsi se retrouver à commenter avec de parfaits inconnus des scènes de la vie quotidienne. Quels sont les ressorts de cette dynamique d'échange dans ces moments d'accessibilité où aucun rôle n'est a priori déterminé ? Qu'est ce qui se dit, se construit au fil des mots qui relient temporairement des étrangers ?

Les événements qui occasionnent des rassemblements sont extrêmement divers, mais nous pouvons dégager trois types de situations itératives : des conflits entre usagers du quartier se disputant un droit de passage (une femme qui ne parvient pas à passer sur le trottoir avec sa poussette parce que les jeunes vendeurs à la sauvette occupent le trottoir, un homme qui refuse de contourner les rues occupées par la prière musulmane du vendredi, etc.) ; les interventions des forces de l'ordre (pour gérer les problèmes de circulation, interpeller les vendeurs « à la sauvette », etc.) et les scènes de dérélictions des mondes de la toxicomanie.

Les premières scènes donnent généralement lieu à des interactions tendues où chacun, quelle que soit sa nationalité et celle de son interlocuteur, va renvoyer l'autre à un statut d'étranger, pour légitimer son droit de présence et de passage dans ce quartier. Des femmes africaines installées à la sortie du métro Château Rouge répondent en riant à un parisien pressé, jouant des coudes pour passer : « *Retournes dans ton pays si ça te plait pas, ici c'est comme ça* ». Un jeune maghrébin répondant *« J'en ai rien à foutre, on est en France ici* » à un vieil homme de même origine lui demandant de faire moins de bruit pour respecter la prière des musulmans rue des Poissonniers. Ces interactions tendues, entre agressivité et humour, donnent fréquemment lieu si elles se prolongent à des rassemblements de témoins. Chacun s'en mêle et prend parti sur la question de l'identité du lieu, du respect des différences et de la place de chacun dans cet espace. Au fil de ces micro-évènements, les identités des témoins se fragmentent en autant d'engagements situationnels. Le même individu peut se retrouver à défendre les musulmans contre les islamophobes dans une situation, les vieux contre les jeunes dans une autre, les Algériens contre les Français, ou encore les gens du quartier contre des usagers non respectueux, etc. Ces situations donnent ainsi lieu à des négociations identitaires et normatives permanentes.

Les événements produits par les interventions policières donnent systématiquement lieu à des discussions publiques sur le juste et l'injuste, le légitime et l'illégitime, le légal et l'illégal. Tout se passe comme si ces échanges cherchaient à dégager une morale politique de ces petites histoires quotidiennes. La rue devient ainsi le théâtre de discussions au sein de publics éphémères qui se constituent face aux forces de l'ordre comme une communauté d'égaux. Ces événements génèrent d'autre part une forme de solidarité réactive visant à rétablir, face à l'excès des démonstrations de pouvoir sur des personnes perçues comme vulnérables, un ordre public fondé sur une « présomption

d'égalité »[10]. La foule prend systématiquement le parti du faible, de l'opprimé. Nous avons plusieurs fois observé et expérimenté cette solidarité spontanée qui s'exprime comme par effet de contagion et se manifeste par des clameurs de protestation, des attroupements indignés lorsque la police interpelle violemment les acteurs du commerce informel[11]. L'émotion issue du sentiment partagé d'injustice produit ainsi un public caractérisé par "la simultanéité des convictions" (Tarde 1901, p 9). Ces scènes de répression génèrent des sentiments d'indignation qui peuvent à leur tour être moteur d'engagement, pour la défense des sans-papiers, des pauvres, des immigrés…

Le « spectacle de la déréliction » (Bordreuil 1995) des mondes de la toxicomanie -lorsque les dealers ou leurs clients agissent dans l'espace public comme s'ils n'étaient pas sous le regard des autres- suscitent également des attroupements réguliers. Les transgressions des règles de civilité, de présentation de soi dans l'espace public des toxicomanes génèrent systématiquement des réactions de la part des passants. Face à un vendeur de cachets qui course en slalomant entre les voitures une jeune toxicomane, aux délires verbaux d'une personne sous l'emprise d'un produit psychotrope, au corps sale et à moitié dénudé d'un jeune affalé sur la chaussée, les passants s'arrêtent et cherchent à partager un regard déconcerté, à s'accorder en parole avec un témoin anonyme sur l'invraisemblance de la situation. Les citadins entreprennent ainsi un travail de réparation. Ces commentaires partagés avec des inconnus visent à réparer « l'offense publique » par une attention convergente à la situation –il s'agit de rétablir un sens commun- et une attention aux uns et aux autres –afin de rétablir la réciprocité publique. Les offenses dans l'ordre du public produites par ces mondes de la toxicomanie produisent ainsi par réaction des échanges réparateurs entre témoins anonymes.

Discuter avec un étranger, échanger des blagues avec des inconnus dans un café, assister par hasard à un événement, se retrouver avec d'autres à commenter le spectacle de la rue, être amené à se positionner et à se justifier face à des actions qui débordent notre propre cadre normatif, sont des expériences ordinaires à la Goutte d'Or qui ont des répercussions fortes en termes de socialisation et de dynamique sociale.

Un espace civique pluraliste

Ce quartier se dessine ainsi comme un espace de communication publique spécifique défini par son accessibilité relationnelle –déterminée autant par la reconnaissance des « discriminants du

[10] -"La présomption d'égalité est un présupposé de l'espace public et de l'univers des rencontres sociables. La question n'est pas de savoir si l'égalité est acquise : un présupposé est un dispositif de régulation et un principe de l'ordre des interactions" (Joseph 2003 p 341)

[11] Ce quartier a été ces dernières années la scène de plusieurs bavures policières (dont ,l'interpellation violente d'une femme enceinte vendant des fruits dans la rue le 17 Juillet 2007) qui ont fait l'objet de plaintes et de saisies du CNDS (Commission Nationale de Déontologie de la Police).

rôle » du genre et de l'ethnicité que par la force convergente du spectacle de la rue. À partir de ces micros événements, la parole jaillit dans un triple mouvement : elle glisse jusqu'à la sphère privée et se fait confidence, monte en généralité pour discuter des principes généraux ou se distribue de manière latérale pour délimiter des frontières situationnelles entre nous et eux ou rétablir le sens de la réciprocité publique à partir d'un minimum de sens commun. Quand les normes d'appréciation de la situation sont trop divergentes, la tension peut être gérée par l'indifférence feinte, le « faire comme si », la reprise du mouvement ou le désamorçage du rire… Dans ces moments d'accessibilité à la diversité qu'autorisent ces pauses spectaculaires au cœur de la fluidité, se réalise tout un travail d'ajustement et de négociation.

Ce qui se joue fondamentalement dans ces temps de rencontre entre étrangers c'est la question du bien public –et ses controverses sur les principes de visibilité, d'accessibilité, d'égalité et de réciprocité. Mais il est un autre point sur lequel nous voudrions insister : la question du jugement. Les rues du quartier sont des espaces où le flâneur, en tant que spectateur désengagé, n'est pas dominant. On y est confronté à d'autres figures[12] : celle du « badaud » qui « s'oublie devant le spectacle », celle du « lorgneur » qui scrute la foule des anonymes et celle de « l'importun » qui interpelle et interrompt le mouvement du passant. Ces figures ont certes en commun de problématiser la nature publique de cet espace, en ce qu'elles correspondent d'avantage à des « régimes territoriaux » d'attention visuelle (Bordreuil 20055) mais ce qui plus fondamentalement les rassemble est leur opposition à la figure du flâneur comme « spectateur qui fait constamment abstraction de sa faculté de jugement » (Isaac Joseph 1995, p 25). Ce quartier est en cela particulier et il apparaît, en tant qu'espace de confrontation, de controverses et de négociations, comme une scène privilégiée de construction d'un espace civique pluraliste. « Le fait même qu'un espace public soit « disputable » (dans ses usages et dans les normes qui le régissent) en fait le théâtre originaire du civil, comme domaine des procédures d'apaisement, et du civique, comme domaine des controverses sur le bien public » (Isaac Joseph : 1998 , p16). La vitalité de cette sociabilité est directement liée à l'expérience de l'excès (de la déréliction, de la pluralité, de l'asymétrie sociale ou des rapports de force et de légitimité). Ils font partie d'une même dynamique urbaine. La rue dans ce quartier condense en un même lieu de façon presque archétypale, des différences et des inégalités. "Les espaces publics font tenir ensemble des éléments hétérogènes. Ils lient la pluralité des individus et communautés et font accéder différents mondes vécus à une "visibilité" qui a des effets sociaux et politiques" (Gourdon 2001 P 173). La rue est une interface, un médium où se fabriquent et s'articulent les différences. Elle est le creuset d'une dynamique d'associations et de différenciations, qui cristallise de nouvelles frontières. Si bien que faire l'expérience du quartier, s'y déplacer et encore plus y vivre c'est toujours, d'une façon ou d'une autre, faire l'expérience d'une renégociation identitaire. La visibilité de la pauvreté, de l'inégalité, de la déréliction, de la différence dans un espace central accessible tend à faire de ce quartier un laboratoire

[12] - Pour reprendre la typologie proposée par Samuel Bordreuil (2005) pour cerner l'expérience urbaine du 19 e S.

civique et moral. Au fil des pas, le citadin se trouve saisi par une atmosphère qui l'oblige à se situer à se positionner. « La Goutte d'Or est un quartier épuisant et excitant parce que s'y posent toutes les questions de notre temps (…). Logement, travail, précarité, insécurité, accueil des populations migrantes, communautarisme et intégration doivent se régler à hauteur d'homme » (Goldring 2006 p 184). Au ras du trottoir, face au spectacle de la rue, dans la trame des liens faibles, le citadin qui expérimente cet espace est renvoyé à un ensemble de questions sociales qu'il ne peut contourner ou ignorer. « Cette visibilité est paradoxalement une conquête de la démocratie, un aiguillon moral, la fabrique quotidienne de la compassion ou de la sympathie, mais aussi de la solidarité comme ressort civil, et pas seulement comme injonction de l'Etat et de ses appareils idéologiques » affirmait Isaac Joseph (2007 p 14). La vie publique spécifique de ce quartier produit ainsi une dynamique de communication et de « concernement » qui en fait le théâtre de la construction toujours renégociée d'un espace civique pluraliste.(…)

Cette ambiance est révélatrice des dynamiques d'une mondialisation et d'une métropolisation « par le bas » qui redéfinissent la forme des espaces publics urbains. Mais l'idéal politique d'un espace public « pacifiant » et la difficulté des élus locaux à reconnaître la légitimité d'usagers du quartier qui ne sont pas habitants les conduisent à percevoir cette vie publique comme un dysfonctionnement. Des projets de délocalisation du commerce dit exotique et de soutien d'autres activités commerciales sur le quartier, de construction d'une Mosquée visant à cadrer les débordements publics de la prière du vendredi, de rénovation urbaine, etc. s'efforcent de reconquérir la rue. « Le retour à la rue » a été comme le montre Eric Charmes (2005) un support idéologique important de la gentrification des quartiers populaires parisiens. Si la vie publique de ce quartier en constitue l'un des principaux points d'achoppement, c'est qu'elle ne peut être contemplée à distance comme un « paysage humain », un décor rassurant. Cette ambiance est une forge pluraliste où se focalisent des attentions, se décentrent des opinions, se redéfinissent des seuils. Une forge où se cristallise une diversité de publics mutuellement concernés par ce qu'ils peuvent ou non partager. Cette ambiance pluraliste est la forge d'une citadinité « cosmopolitique » qui par sa seule dynamique résiste aux processus de transformation sociale généralisée de la capitale.

Virginie Milliot

BIBLIOGRAPHIE

-Anderson, Elijah (2004) : " Being Here and Being There: Fieldwork Encounters and Ethnographic Discoveries: The Cosmopolitan Canopy " in *The Annals of The American Academy of Political and Social Science,* Vol 595, 1, September, pp 14-31.

-Augoyard, Jean-François (2007) : « La construction des atmosphères quotidiennes : l'ordinaire de la culture » dans : *Actes du séminaire de recherche de Royaumont : L'entre des Cultures,* du 26 et 27 Octobre 2007.

-Bacqué Marie Hélène, Fijalkow, Yankel (2006) : « En attendant la gentrification : discours et politiques à la Goutte d'Or (1982-2000) » dans *Sociétés contemporaines,*3, pp 63-83

-Battegay, Alain (2003) : « Les recompositions d'une centralité commerçante immigrée : la place du pont à Lyon » *REMI,* Vol 19, n°2 , pp 9-22.

-Beck Ulrich (2006) : *Qu'est ce que le cosmopolitisme ?* Paris, Editions Flammarion, Département Aubier.

-Bordeuil, Samuel (1995) : « Le spectacle de la déréliction » dans *Prendre place. Espace urbain et culture dramatique*, Paris, Editions Recherches, Plan Urbain. pp 137-147.

-Bordeuil, Samuel (2005) : « Cultures, attentions visuelles et orchestrations des mobilités » in Allemand Sylvain, Asher François, Levy, Jacques : *Le sens du mouvement,* Paris, Belin p 207-215.

-Bouly de Lesdain, Sophie (1999) : *Femmes camerounaises en région parisienne. Trajectoires migratoires et réseaux d'approvisionnement*, Paris, L'harmattan, Coll. Connaissance des Hommes.

-Charmes, Eric (2005) : « Le retour à la rue comme support de gentrification », *Espaces et sociétés*, 3, 122, pp 115-135.

- Anne Clerval, « Les dynamiques spatiales de la gentrification à Paris », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Espace, Société, Territoire, document 505, mis en ligne le 19 juillet 2010. URL : http:// cybergeo.revues.org/index23231.html

-Goldring, Maurice. (2006) : *La Goutte d'Or, quartier de France. La mixité au quotidien*, Paris, Autrement.

-Gourdon, J.L. (2001) : *La rue. Essai sur l'économie de la forme urbaine*, Ed de l'Aube.

-Joseph, Isaac (1991) : *L'espace du public, les compétences du citadin*, Paris, Edition Recherches, Plan Urbain.

-Joseph, Isaac (1995) : « Reprendre la rue », in *Prendre place. Espace public et culture dramatique*, Paris, Plan Urbain, Edition Recherches.

-Joseph, Isaac (1998) : *La ville sans qualité*. Paris, Edition de l'Aube.

- Joseph, Isaac (2003) : « La notion de public : Simmel, l'écologie urbaine et Goffman », in Cefaï, D. et Pasquier, D. (dir) *Les sens du public*, PUF.

-Joseph, Isaac (2007) :"Parcours : Simmel, l'écologie urbaine et Goffman" dans Cefai, D et Saturno, C: *Itinéraire d'un pragmatiste*, Economica.

- Milliot, V (dir) (2009). : *Barbès : laboratoire du pluralisme,* Appel d'Offres de la Ville de Paris 2006, LESC (UMR 71 86).

-Raulin, Anne (1990) : « Consommation et adaptation urbaine. Des minorités en région parisienne » in *Sociétés Contemporaines*, Vol 14, pp 19-36.

-Tarde, Gabriel (1901) : *L'opinion et la foule,* Paris, Felix Alcan.

-Thibault, Jean Paul (2002) : « L'horizon des ambiances urbaines » *Communications*, n° 73, pp 185-201.

-Toubon J.C. et Messamah , K. : « Coexistence et confrontation dans un quartier pluri-ethnique : le cas de la goutte d'or » in *Sociétés contemporaines,* 1990(4) pp 37-50